

Progrès tout fier de savoir l'histoire de Franklin, la leur raconta.

Routineau avait bien de la peine à le croire ; cependant, les deux planches non plâtrées ne se touchaient pas, et elles étaient si faciles à reconnaître, qu'il n'était pas possible de nier l'effet du plâtre, à moins que Progrès fut menteur. Mais, outre qu'on savait qu'il ne l'était pas, il n'avait aucun intérêt à mentir, et l'histoire de Franklin fit le tour de la commune, et alla même plus loin ; ce qui fit plâtrer bien des trèfles qui ne l'auraient pas été l'année suivante.

Pendant que Progrès faisait faucher une dernière pièce de trèfle, la pluie survint et dura deux jours. Il fut désolé, pendant que s'il avait étendu ce trèfle, comme les années précédentes, il aurait pu sécher assez vite pour être serré avant la pluie.

Il lui sembla qu'il était à peu près perdu et qu'il se verrait forcé de l'étendre pour le faire sécher. Enfin, la pluie cessa le troisième jour ; mais le temps n'était pas assez sûr et la terre trop mouillée, pour toucher au fourrage. Le dessus des tas avait blanchi. Progrès était inquiet, M. Martineau aussi. Enfin, ou attendit, et le beau temps revint. On retourna, et on ouvrit quelques tas. Quel fut l'étonnement ! La pluie ne les avait point pénétré intérieurement ; le trèfle n'était nullement gâté, il n'y avait que la surface qui avait blanchi ; il n'avait pas séché à l'intérieur, voilà tout.

Le dessus sécha vite et on se borna à le retourner, sans l'étendre. Les tas ainsi changés de place et recevant l'air et le soleil, séchèrent parfaitement, et le fourrage fut entré en presqu'aussi bon état que s'il n'eut pas été mouillé.

Un autre embarras se présenta bientôt. Progrès n'avait plus de place dans ses bâtiments pour son foin, et cependant il avait encore toutes ses prairies naturelles à faucher. Où allait-on serrer toutes ces richesses ? Progrès pensa bien à en mettre dans sa grange, mais alors où pourrait-il mettre toutes ses gerbes de blé. La pièce semée sur trèfle avait six arpents et il était si haut et si fort, qu'il ne savait pas où il pourrait tout le loger, ainsi que celui du défrichement.

Heureusement que le curé vint le voir de nouveau. Comme ce prêtre vénérable autant qu'intelligent avait été autrefois à Rochefort, où c'est l'usage de mettre tous les fourrages dehors, en meule, et même les grains ; il engagea Progrès à faire une meule de son trèfle. Ce conseil surprit d'abord beaucoup, mais il fallait bien se décider à quelque chose, et on pria M. le curé de vouloir bien donner la direction pour que ces meules n'offrisse aucun danger au fourrage et au grain.

M. le curé accepta de bon cœur, et aux bons conseils, il joignit l'action.

On choisit une place un peu élevée

et bien saine, près des étables, et on mit sur la terre une couche de fagots en forme de carré long, sur ces fagots on placa le trèfle par couches minces et égales, pour le bien tasser. Lorsqu'il y eut environ les deux tiers du trèfle placé, on songea à rapetisser la meule pour l'enfaire. Mais comme Progrès n'avait jamais fait de meule, il n'avait pas bien su juger de quelle grandeur il fallait la faire pour la quantité de trèfle qu'il avait à y mettre, et l'on vit bientôt que l'on aurait pas assez de ce fourrage pour le terminer, et s'il survenait de la pluie, la meule n'étant pas enfaite elle devait nécessairement être mouillée et gâtée.

M. le curé, M. Martineau, Progrès et sa femme, les domestiques, les journaliers étaient tous là autour de la meule, sans savoir quel parti prendre, lorsque Delle Éléonore s'écria tout à coup :

—Mais, père Progrès,achevez donc votre meule avec du foin de vos prairies naturelles !

—Vous auriez raison, Mademoiselle, reprit Progrès, si ce fourrage était prêt à être fauché, mais il n'est encore qu'en fleurs, et je ne pourrai le faucher avant une quinzaine de jours.

—Progrès, dit le M. curé, pensez-vous que s'il est bon de couper les trèfles, lorsqu'ils sont en pleine fleur, qu'il n'est pas aussi bon de faucher les prairies naturelles.

—Oui, mais mon foin diminuera en séchant que j'en perdrai la moitié.

—Vous en perdrez un peu en quantité, il est vrai, mais vous en gagnerez beaucoup en qualité, et votre foin vaudra de l'avoine.

Ecoutez, Progrès ; c'est quand les plantes sont en pleine fleur qu'elles ont le plus de feuilles, que leurs tiges sont pleines, qu'elles ont meilleur goût et qu'elles sont plus nourrissantes. Tenez, mâchez une tige de foin pendant qu'elle est en fleur, mâchez en une en graine, et vous verrez combien la première aura plus de saveur que la seconde, qui est à peu près en paille.

—Cela est vrai, mais pensez-vous que mes bêtes ne se trouvent pas bien de la graine.

—Elles la trouveraient profitable, si vous pouviez la leur donner ; mais vous savez que quand la graine est mûre, elle tombe en grande partie. Elle tombe sur le champ, elle tombe dans la charrette, elle tombe sur le fenil, elle tombe en la portant à vos bêtes, elle tombe dans le fumier, ce qui empoisonne vos champs, et vos animaux n'en goûtent guère. Tandis que si vous les fauchez en pleine fleur, ce sera la tige qui sera bonne, vos animaux seuls en profiteront, et vos fumiers seront plus propres ; est-ce vrai, ou non, cela ?

Progrès comprenait bien, mais il hésitait. Son foin, se disait-il, gagne

rait encore deux ou trois pouces en longueur, et il diminuerait moins en séchant.

—Tout le monde nous prendrait pour des fous, disait Marguerite ; si on agissait ainsi.

—Ma bonne Marguerite, dit encore le curé, vous me paraissiez avoir une furieuse peur des moqueries du monde ; mais, ignorez-vous que le monde débite mille sottises, pour une parole de bon sens. Mais que vous importe la critique des niais et des badaux, si les gens d'esprit et d'intelligence vous approuvent. D'ailleurs seriez-vous arrivés où vous en êtes, si vous aviez voulu écouter les insensés qui vous blâmaient chaque fois que vous avez voulu sortir des habitudes encroutées du pays ?

—Mais, monsieur le curé, nous n'en serons guère mieux d'avoir fait des prairies artificielles, si nous coupons nos fous de façon qu'ils nous rendront un tiers de moins.

—D'abord, vous vous effrayez trop de la diminution, et ensuite, ajoutez ce qu'il gagnera en qualité, comme on vient de vous le dire, et vous verrez que vous y gagnerez beaucoup.

—Oui, mais.....

—Allons, allons, bonne mère, plus de mais, dit Éléonore en lui sautant au cou et en l'embrassant de toutes ses forces : choisissez entre avoir du bon foin, enfaire votre meule, et avoir du mauvais foin et courir risque de le perdre.

M. le curé souriait de voir cette gentille demoiselle se mêler ainsi aux affaires de culture d'un paysan.

Comme Progrès santait qu'il n'était retenu que par une fausse honte qu'il fallait braver, il dit tout à coup :

—Allons, c'est décidé, M. le curé et M. Martineau ont raison, et demoiselle Éléonore à un coup d'œil qui ne se trompe pas. Allons, mes amis, prenez vos faulx, dit-il à ses journaliers. M. le curé, M. Martineau et sa bonne demoiselle vont marcher devant nous ; personne n'osera se moquer d'eux, et on n'osera rien nous dire, en leur présence, encore une fois, en avant.

Ce qui fut dit, fut fait, tout le monde descendit dans le prés et en un clin d'œil quatre andains suivis de plusieurs autres, furent jetés par terre.

Les gens des environs, qui avaient aperçu de loin les faucheurs s'en allant à grand pas, étaient loin de se douter, qu'ils allaient faucher. Ils croyaient qu'ils couraient après un chien enragé ; mais quel fut leur étonnement quand ils virent le foin en pleine fleur tomber sous la faulx !

—Ah ! c'est un fou que ce Progrès, s'écria Routineau, qui n'était jamais le dernier à épier ce qu'il appelait les extravagances de son voisin. Du train qu'il y va, il peut se faire une poche, pour aller mendier son pain quand il sera vieux. Les terres, la maison, le